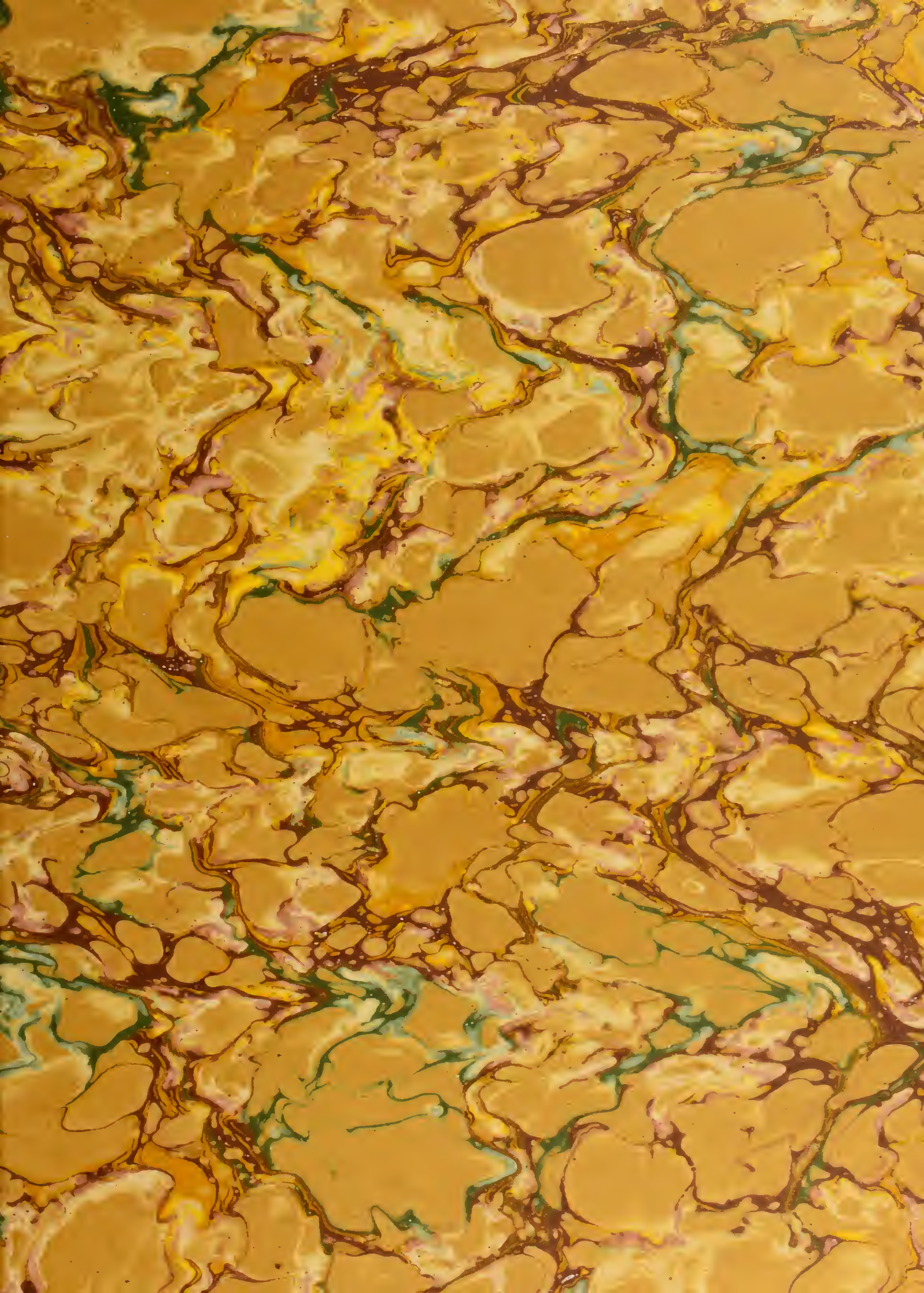


THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE,

Présentée et soutenue le 27 *janvier* 1842,

Par ANTOINE-AUGUSTE COMBEY,

né à Tournon (Ardèche).

DE L'INFLUENCE DU MORAL SUR L'ORGANISME, SOIT A L'ÉTAT DE SANTÉ, SOIT A L'ÉTAT DE MALADIE.

I. — Du diagnostic, des terminaisons, et du pronostic de l'hépatite.

II. — Quels sont les symptômes et le traitement des polypes vésiculeux des fosses nasales? Est-il possible de guérir radicalement ces polypes?

III. — Des anastomoses de l'artère hypogastrique avec l'artère crurale.

IV. — Des caractères et de la nature de la matière contenue dans les eaux minérales sulfureuses que l'on a désignée sous le nom de *glairine*, *barégine*, etc. etc.

(Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.)

PARIS.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX,

IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 8.

1842

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, DOYEN.	MM.
Anatomie	BRESCHET.
Physiologie	BÉRARD aîné.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie et Chimie organique	DUMAS.
Hygiène	ROYER-COLLARD.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. GERDY aîné.
Pathologie médicale	DUMÉRIL, Examinateur. PIORRY.
Anatomie pathologique	CRUVEILHIER.
Pathologie et thérapeutique générales	ANDRAL.
Opérations et appareils	BLANDIN.
Thérapeutique et matière médicale	TROUSSEAU.
Médecine légale	ADELON.
Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. CHOMEL. BOUILLAUD. ROSTAN, Président.
Clinique chirurgicale	ROUX. J. CLOQUET. VELPEAU. ....
Clinique d'accouchements	P. DUBOIS.

Agrégés en exercice.

MM. BARTH.
BAUDRIMONT.
CAZENAVE.
CHASSAIGNAC, Examinateur.
COMBETTE.
DENONVILLIERS.
J. V. GERDY.
GOURAUD.
HUGUIER.
LARREY.

MM. LEGROUX.
LENOIR.
MAISSIAT.
MALGAIGNE, Examinateur.
MARTINS.
MIALHE.
MONNERET.
NÉLATON.
NONAT.
SESTIER.

AUX MANES

DE MON PÈRE.

A CELLES

DE LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Souvenir et regrets éternels !

A.-A. COMBEY.

A M. ORFILA,

Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

Monsieur,

L'hommage de ce faible opuscule est bien peu digne d'un homme comme vous, si haut placé dans la science : aussi ai-je hésité à vous l'offrir; mais je vous dois tant, que le sentiment de la reconnaissance l'emporte sur toute autre considération. Le vrai mérite est toujours indulgent : vous l'accueillerez donc avec bonté.

Vieux soldat, sans parents ni fortune aucune, j'ai été assez heureux pour m'attirer votre bienveillance dans plus d'une circonstance, pendant le cours de mes longues et bien pénibles études. Souffrez que je saisisse cette occasion pour vous en témoigner publiquement ma vive reconnaissance, et vous prier d'agréer l'expression de la haute estime et de la considération la plus distinguée, avec laquelle j'aurai toujours l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

A.-A. COMBEY.

INTRODUCTION.

Si on ne peut pas rigoureusement définir la médecine, l'art de guérir, on peut dire au moins que la guérison des maladies est son principal objet. Pour parvenir à un but si précieux, l'homme qui se voue à cette noble profession, que M. de Tracy a nommée *le sacerdoce de l'humanité,* doit rechercher et étudier avec la plus scrupuleuse attention toutes les causes qui peuvent rompre l'équilibre de notre machine humaine. Le plus grand nombre de ces causes peut être attribué, sans contredit, aux affections morales qui exercent sur nous, et d'une manière incessante, un si puissant empire.

La connaissance des rapports du physique et du moral, mais surtout l'influence du moral sur la nature physique, constitue la philosophie médicale, partie si importante qu'elle suffit souvent à un praticien habile pour détruire un grand nombre de maladies. Aussi n'est-ce point assez pour le médecin d'étudier les ressorts physiques de notre merveilleuse organisation : il faut qu'il étudie sans relâche la puissance intellectuelle mise en rapport avec l'organisation, afin de la combattre lorsqu'elle est nuisible, de la diriger lorsqu'elle ne prend pas une marche favorable, et de la favoriser de tout son pouvoir lorsqu'elle agit d'une manière utile et avantageuse pour le malade. Chez les Grecs, les études de ces deux principes de notre nature étaient réunies, et la

médecine était créée et cultivée par les plus célèbres philosophes, ainsi que Celse nous l'apprend dans le passage suivant : « Primo medendi scientia sapientiæ pars habebatur, ut « et morborum curatio, et rerum naturæ contemplatio sub « iisdem auctoribus nata sit, etc. etc. » Si ces études étaient séparées, elles y perdraient l'une et l'autre. Celle de la philosophie, ignorant les secrets de l'organisme, et négligeant les phénomènes produits par sa réaction sur le moral, s'égarerait dans le vaste champ des hypothèses, et la médecine, privée des lumières de la philosophie, ne serait plus que l'ignorance parée d'un voile scientifique.

Et cependant, les anatomistes et les physiologistes, forts des progrès immenses qu'ils ont fait faire à la science, ont prétendu que l'homme est un, qu'il compose un ensemble régulier, dont les fonctions s'engrènent et s'entretiennent les unes les autres par un cercle sans fin ; et la plupart nient aujourd'hui qu'on ait besoin d'une *âme*, d'un *principe de vie particulier*, d'un premier moteur différant des propriétés qu'ils attribuent aux tissus organiques. Ils croient tout démontrer en employant les mots : *sensibilité*, *contractilité* organiques ou animales. Mais, pourrait-on leur demander, si ces propriétés sont inhérentes aux tissus, ainsi que vous le prétendez, pourquoi sont-elles si variées en quantité pendant la vie, et surtout pourquoi se dissipent-elles totalement à la mort? Tous ces tissus sont restés intacts, cependant, et devraient conserver leurs propriétés. Cette doctrine est contre toute vérité, car il n'est rien de plus évident qu'il y a en nous deux principes bien distincts, dont l'un, tout à fait supérieur à l'autre, le tient sous sa domination. Ce principe est même très-souvent en opposition formelle avec les lois de la sensibilité physique, puisqu'il peut exciter un

brillant courage devant lequel il n'est plus de douleur. Or, pour maîtriser ainsi notre corps, ce principe ne peut être le corps lui-même; quelques exemples me feront mieux comprendre.

Un sujet aussi vaste ne saurait être traité selon son importance dans le contenu si restreint de quelques pages; je m'efforcerai, cependant, de démontrer que notre célèbre Buffon avait raison, en disant : *Homo duplex est.* Quant à la rédaction, mon très-faible essai laissera sans doute beaucoup à désirer; je réclame d'avance toute l'indulgence des savants juges devant qui je vais paraître.

Edit quisque quid potest.

DE L'INFLUENCE

DU

MORAL SUR L'ORGANISME,

SOIT A L'ÉTAT DE SANTÉ, SOIT A L'ÉTAT DE MALADIE.

> Homo est anima utens corpore, ut instrumento.
>
> (*Les Philosophes de l'antiquité.*)

Deux principes, deux éléments entrent dans la composition de notre nature humaine. L'un, matériel, dont nos sens nous donnent une connaissance directe : principe physique ; l'autre, immatériel, insaisissable, si ce n'est par les effets incessants qu'il détermine : principe moral.

Quoique d'une nature essentiellement différente, ces deux principes sont unis ensemble par des rapports intimes : ils agissent et réagissent réciproquement, et de cette action et réaction naissent des phénomènes dans chacune d'elles.

Disons un mot, d'abord, sur l'influence du physique sur le moral. C'est une loi de la nature, qu'au sujet de telle ou telle sensation il naisse dans le cœur (1) telle ou telle émotion, que le plaisir, par exemple, y excite toujours la joie, et la douleur la tristesse. Lorsque le corps est en santé, que toutes les fonctions animales s'exécutent

(1) J'emploie les mots *cœur, âme, moral,* dans le même sens.

bien, que les humeurs circulent d'un cours libre et tranquille, ce mouvement de nos humeurs produit sur les réseaux nerveux qui environnent nos vaisseaux une impression agréable, mais légère et vague, plus facile à sentir qu'à décrire : cette impression passe dans l'âme par les nerfs ; la joie, qui naît du plaisir, et qui l'accompagne sans cesse, doit donc y passer en même temps. Si, au contraire, les fonctions du corps sont altérées, les humeurs, devenues âcres, irritantes, trop ou trop peu abondantes, circulent avec violence ou avec difficulté. Ce désordre intérieur fait sur l'âme une impression désagréable, toujours suivie de tristesse.

On pourrait donc avancer que la facilité du jeu de la machine produit l'*humeur gaie*, et son dérangement, l'*humeur sombre ;* et en forçant le raisonnement, que, lorsque la régularité ou le dérangement est l'état naturel du corps, on est gai ou triste par constitution.

Mais, malgré tout ce que nous venons de dire, l'influence du physique sur le moral ne saurait avoir une force égale à celle qu'exerce le moral sur l'organisme tout entier, et cela, soit à l'état de santé, soit à l'état de maladie. Cet empire du moral se décèle dans une foule de circonstances, et il n'est personne qui n'ait eu mille fois l'occasion d'en subir l'épreuve sur soi-même. Des exemples nombreux, qui se présentent journellement à l'œil de l'observateur, montrent cette puissance des opérations intellectuelles sur les divers organes et les diverses fonctions du corps vivant; organes dont l'action sera tour à tour excitée, suspendue, ou totalement intervertie, suivant l'état de l'esprit, suivant la différente nature des idées, et des affections morales. Toutefois, cette puissance n'agira qu'en raison du degré de sensibilité propre à chaque sujet, car cette dernière faculté est loin d'être la même pour nous tous. L'âge, le sexe, le tempérament, l'éducation, et enfin les maladies, en imprimant des modifications plus ou moins grandes, établissent entre nous des différences très-tranchées.

Ici, ce sont des hommes avides de fortes émotions, dont l'organisation ne saurait s'accommoder d'une existence douce et paisible : tels sont ces marins intrépides, accoutumés à l'inconstance des flots, aux

variations de ce capricieux élément, qui est leur patrie, qui ne pourraient supporter la vie si la crainte de la perdre, ou la joie de l'avoir recouvrée, n'y jetaient quelque variété; qui abandonneraient la mer si elle n'avait plus d'écueils, de vents et d'orages.

Là, au contraire, ce sont d'autres personnes, qui font leur étude d'éviter tout ce qui pourrait affecter désagréablement leur sensibilité: celle-ci s'irrite par le moindre frottement, et, comprimée par le moindre obstacle, elle fait ces explosions tumultueuses qui leur rendent la vie si douloureuse et si sensible.

Entre ces deux extrêmes, ces deux pôles de la sensibilité, on trouve un nombre infini de nuances, puisqu'il est vrai que nous différons tous de corps et d'esprit, en dispositions aux maladies, en propriété de vivre plus ou moins longtemps.

Jetons un coup d'œil rapide sur les propriétés de la partie physique de notre organisation.

L'anatomie, cette science rendue si positive par les travaux des modernes, et qu'on a nommée si éloquemment *le livre de la mort, dans lequel le médecin lit les secrets de la vie*, nous apprend à connaître la situation, les rapports, la nature, en un mot, les propriétés physiques de la matière, qui, sous les aspects variés d'os, de muscles, de nerfs, de vaisseaux, etc. etc., forme l'ensemble du corps de l'homme.

La physiologie nous explique les phénomènes résultant des propriétés de l'organisme, mises en activité spontanément, ou par l'effet de l'impression des corps environnants, et tout en recherchant les lois et les fonctions de chaque organe, nous instruit en même temps sur leurs altérations. C'est cette science sublime qui nous apprend que, de tous les organes qui entrent dans la structure de la machine animale, les nerfs sont ceux dont l'influence est la plus étendue, puisqu'il n'est aucune fonction où ils ne concourent pour quelque chose. Ce sont les nerfs qui communiquent le sentiment, et qui aident à la production du mouvement dans les différentes parties du corps; l'im-

pulsion des corps externes, agissant sur les extrémités sentantes des nerfs, est transmise vers un centre commun.

Les physiologistes ont été longtemps divisés sur le mode de cette transmission. Tous admettaient bien que c'est au système nerveux qu'a été accordée exclusivement la faculté de sentir : mais les uns ne regardaient les nerfs que comme des corps médullaires, destinés à transmettre l'impression au *sensorum commune;* les autres admettaient dans la cavité de ces cordes un fluide particulier qui circule avec une vitesse extrême, et qui transmettrait également la sensation à un point central où l'âme la perçoit.

La première opinion, malgré les nombreux partisans qu'elle a eus, ne pouvait se maintenir longtemps, car les cordes d'instruments ne donnent de vibrations que lorsqu'elles sont tendues: or, les nerfs qu'on leur comparait ne le sont pas ; ils sont presque partout mollement couchés sur le tissu cellulaire; dans les plus grands efforts des muscles, on ne les a jamais vus contractés ; ils ne sont même, suivant les expériences de Haller, susceptibles d'aucune espèce de contraction, par quelque agent qu'ils soient irrités (1).

Quant à l'hypothèse du fluide nerveux, les anciens avaient imaginé trois sortes d'esprits : les esprits vitaux, animaux, et naturels, par le moyen desquels s'exécutaient toutes les fonctions, qu'ils avaient divisées en vitales, animales, et naturelles.

Plus tard, on crut devoir se restreindre aux esprits animaux, dont la source fut établie dans le cerveau, et qui, de là, devaient être envoyés ou couler d'eux-mêmes dans tous les organes, pour y opérer la respiration, la circulation, la contraction musculaire, et généralement toutes les fonctions. Enfin, on avait supposé qu'il existait dans les nerfs une cavité que les sens ne montrent pas, et que le microscope

(1) Dans les amputations, on ne voit pas les nerfs se retirer; j'ai même remarqué, dans celle de la cuisse, le gros nerf sciatique dépasser l'extrémité du moignon.

même ne peut faire découvrir, bien que Leuwenhoeck et quelques autres prétendent l'avoir vue.

Tout porte à croire que c'est, eneffet, à l'aide d'un fluide que les nerfs transmettent les moindres ébranlements qu'ils éprouvent; mais ce n'est pas un fluide matériel, ainsi qu'on a voulu le montrer en pressant un nerf coupé : c'est un fluide si subtil que nos sens ne peuvent le saisir, ce qui l'a fait comparer, avec raison, au fluide électrique

Quoi qu'il en soit, l'impulsion arrive au cerveau, qui est le point central de toutes nos sensations. Cette centralité est incontestable; car si un nerf est lié, coupé, détruit, toutes les parties situées entre l'extrémité sentante du nerf et le point où ce nerf sera lié ou détruit, ces parties, dis-je, seront privées de toute sensibilité.

L'opium, que nos devanciers administraient avant les grandes opérations, affaiblissait la douleur, en diminuant l'énergie du cerveau.

D'une autre part, la sensation douloureuse qu'on éprouve au moignon d'un membre amputé est une nouvelle preuve que le siége du sentiment n'existe que dans le cerveau, qui, lorsque des impressions particulières déterminent un certain ordre de sensations, rapporte, par habitude, ces sensations à un pied ou à une main qui n'existe plus (1).

Il sera toujours impossible de savoir quelle modification le cerveau éprouve à l'occasion de ces sensations; mais l'observation nous fait voir qu'il s'y établit un changement quelconque, au moyen duquel ce viscère réagit sur les organes ; d'où l'on peut tirer la conclusion qne le cerveau, à la fois passif et actif, est le point central qui reçoit et qui renvoie toutes les modifications et les mouvements.

Les sensations reçues se modifient de mille manières, et donnent lieu à un grand nombre d'opérations différentes, que l'on a classées

---

(1) A l'Hôtel-Dieu, j'ai vu une femme amputée de la jambe, par M. le professeur Roux, qui disait souffrir horriblement de son pied, bien que ce pied n'existât plus depuis trois semaines.

sous les titres de *pensée*, d'*attention*, de *jugement*, d'*idée*, d'*imagination*, d'*esprit*, de *génie*.

Maintenant, à quel agent, à quelle substance faut-il attribuer des opérations aussi extraordinaires? Ici commence la dispute.

Les sages de l'antique Égypte et de la Grèce, qui faisaient de l'étude de l'homme leur unique occupation, ne purent jamais se persuader que de semblables propriétés appartinssent aux substances corporelles, et ils laissèrent comme dogme à leurs disciples, que l'homme était une étincelle divine, revêtue d'une enveloppe mortelle.

Homo est anima utens corpore, ut instrumento.—Telle fut la doctrine de Hermès, de Pythagore, de Platon, de Socrate, d'Épictète, d'Aristote, d'Hippocrate, etc. etc.; doctrine qui a eu pendant une longue série de siècles l'assentiment de tout ce qu'il y avait d'hommes éclairés. Malheureusement le goût des sciences exactes, prévalant sur les spéculations de métaphysique, vint jeter du doute sur l'existence d'une substance invisible, incoercible et par conséquent, inconnue. Et, par un travers ordinaire à l'esprit humain, l'on crut avoir mieux raisonné, d'attribuer à la matière qu'on touche des propriétés qui lui sont incompatibles, que de croire à l'existence d'une substance immatérielle, à qui seule ces propriétés peuvent appartenir, mais qui ne peut être connue que par elle.

Alors, apparurent les mots *sensibilité* et *contractilité* organiques ou animales; de là naquit enfin l'idée, parmi plusieurs savants, que l'homme n'est qu'un animal tout simplement, ne devant sa supériorité sur les autres qu'à un travail *plus fini* de son organisation.

Ainsi, Aristote, Buffon, Newton, et notre grand Cuvier, n'étaient que des animaux un peu mieux organisés, un peu plus intelligents que le chien *Munito*, ou l'éléphant du roi de *Siam*.

Quelle aberration! ou plutôt quelle mauvaise foi!

Un auteur dont le nom brille dans la science, Cabanis, après avoir parlé des aliments, et de l'altération que les organes leur font subir, dit qu'il en est de même pour les impressions qui arrivent au cerveau par l'entremise des nerfs; que le viscère entre en action, agit sur

elles ; et sa conclusion est que, de même que l'estomac pour les aliments, le cerveau *digère les impressions*, qu'il fait organiquement *la sécrétion des pensées.*

Digérer les impressions! sécréter les pensées! quelle doctrine! mais surtout, quelles expressions!

Mais alors votre cerveau secréteur devrait, comme tous les autres organes, faire de mauvaises sécrétions, c'est-à-dire de mauvaises pensées, lorsque le sang est vicié, comme dans ces cas où les malades sont sous l'influence des diverses cacochymies qui altèrent si profondément le sang et les autres humeurs, telles que le scorbut, le rachitis, les scrofules, la vérole, etc. etc.; et pourtant, ainsi que le savait parfaitement bien le médecin philosophe que j'ai cité, ces malheureux malades n'ont jamais le cerveau attaqué dans son intégrité, et leur raison n'est jamais atteinte.

Pourquoi vouloir tout rapporter au physique? que le moral ne soit que ce même physique considéré sous certains points de vue particuliers?

Parce que l'âme a des instruments physiques, c'est-à-dire, matériels et faciles à déterminer, cela peut-il faire préjuger en rien que sa sensibilité soit physique ou matérielle? tandis qu'il est de la dernière évidence que les phénomènes de sentiments et d'intelligence n'ont rien à démêler avec la matière!

Voilà pour la partie matérielle de l'homme. Que n'ai-je pu m'arrêter pour en montrer toutes les merveilles!

En effet, quelle admirable machine! quelle multiplicité de parties! quel nombre prodigieux de ressorts! que de justesse et de précision dans leurs effets! quelle intimité dans leur union! quelle harmonie dans leur dépendance! Non-seulement le corps de l'homme rassemble tout ce que les mécaniques ont de plus beau, mais il les surpasse infiniment par la simplicité et le jeu de ses ressorts (1).

---

(1) Quand je commençai mes dissections, quel fut mon étonnement et mon admiration, en trouvant à chaque instant dans le corps humain tous les moyens

Mais si le corps est admirable dans sa structure et son mécanisme, son principe moral, l'âme enfin, est bien plus admirable encore. C'est elle qui varie la physionomie, et qui, en y imprimant l'empreinte des grâces et de la noblesse, l'image de la crainte, de la douleur, de l'amour et de la haine, la rend parlante dans le silence même; c'est l'âme qui rend l'homme un être intelligent et libre; c'est elle qui, par ses efforts, le tire comme du néant, l'élève à la connaissance des choses qui l'entourent sur cette terre, l'élance ensuite dans les vastes régions du ciel, et, embrassant le monde entier dans ses connaissances, enfante ces prodiges de science et de sagesse qui nous étonnent et nous ravissent; c'est elle encore qui, combinant tous les êtres, et rapprochant tous les temps par la pensée, fait vivre l'homme dans le présent, le passé, l'avenir, l'élève au-dessus des objets sensibles, le transporte dans les champs immenses de l'imagination, étend, pour ainsi dire, à ses yeux les bornes de l'univers, lui découvre de nouveaux mondes.

Nous n'avons aucune notion immédiate de l'âme; ce que nous en connaissons ne nous est connu que par ses facultés, et ses facultés, à leur tour, ne nous sont connues que par leurs effets.

Il en est de même de sa liaison avec le corps; jamais l'esprit humain ne pénétrera ce mystère. Mais, pour expliquer les opérations et l'influence de l'âme, est-il nécessaire de connaître parfaitement comment a été dirigée cette union si intime? Il suffit de savoir qu'elle existe, et la connaissance de leurs rapports est la seule à laquelle il nous soit permis d'atteindre.

L'homme est affecté par des choses qui ne tombent point sous les sens.

Il a donc une *sensibilité* distincte de celle des organes.

---

de la mécanique qui m'étaient si bien connus: leviers de tous genres, poulies de renvoi, soupapes, pompe aspirante, pompe foulante, et un instrument d'optique de la plus belle, de la plus inimitable perfection.

Il compare ses sensations, et prononce sur leurs rapports.

Il a donc de l'*intelligence*.

Il conserve les sensations et les idées qu'il a eues.

Il a donc de la *mémoire*.

Dans l'alternative d'un choix, il peut prendre ou laisser.

Il a donc une *volonté*.

A ces facultés, reconnues des philosophes depuis longtemps, on peut en ajouter une autre, différente des précédentes, et la même qu'on désigne dans les animaux sous le nom d'*instinct ;* je veux dire un penchant naturel qui entraîne vers certains objets, indépendamment de toute idée, antérieur à toute connaissance.

C'est ce principe qui détermine l'enfant à saisir et à sucer la mamelle, à porter tout à sa bouche, à étendre ses petites mains vers les objets agréables qui l'environnent. Certes, on ne peut pas dire ici que c'est l'expérience qui a instruit ce petit être; d'ailleurs, ce principe existe encore longtemps, et ne s'affaiblit qu'à mesure que la raison se développe.

Nous avons vu qu'à l'aide des nerfs, l'impression des objets sur les sens se communiquait à l'âme, et c'est dans elle que se fait l'unité des sensations; les souffrances et les plaisirs du corps lui deviennent donc communs, et, de plus, elle en a de particuliers.

Ainsi les biens et les maux de la vie, l'âme les puise tous dans deux sources différentes : les objets physiques, les objets moraux.

Il y a donc pour l'homme des plaisirs corporels et des plaisirs intellectuels : ceux-ci sont connus sous le nom de *jouissances de l'esprit ;* ceux-là, sous le nom de *jouissances des sens :* il en est de même pour la douleur (1) : heureux ou triste assemblage, dont l'un fait le charme. l'autre la misère de la vie, et tous deux le mobile de toutes nos actions.

---

(1) La douleur est plus vive et dure plus longtemps que le plaisir, ce qui nous doit faire sentir combien notre état est triste et malheureux en cette vie (Bossuet, *Traité de la connaissance de Dieu et de l'homme*).

Pour ce qui concerne notre partie physique, il existe une loi qui veut que, si un organe est longtemps excité, provoqué, la sensibilité s'y accumule, en même temps qu'elle diminue dans les autres parties de l'organisme. La connaissance de cette loi remonte à la plus haute antiquité; elle est fondamentale dans notre art, puisqu'un grand nombre de maladies et de puissants moyens thérapeutiques n'en sont qu'une conséquence.

Mais, si elle est immuable sous le rapport physique, elle ne l'est pas moins dans le sens moral: tout sentiment est susceptible de se concentrer, de s'exalter aux dépens de tous les autres, ainsi que j'en citerai des exemples.

Lorsque l'âme est affectée, à l'instant elle affecte le corps, en général, de la même manière chez tous les sujets, mais d'une manière variable, cependant, chez le même individu, selon la nature de ses émotions, et selon aussi son aptitude à éprouver ces émotions.

Dans la joie, le teint s'anime, les yeux brillent d'un nouveau feu, le visage est riant; on sent de légères émotions dans la région du cœur; la respiration devient plus libre, le cours des humeurs plus aisé, plus fort; toutes les fonctions animales se font mieux; la santé surabonde; les bras, les jambes, la tête s'agitent, et le corps ne peut rester en place; mais que ce sentiment de joie soit subit et violent, il rompt soudainement l'équilibre des fonctions, et ce que Cicéron avait si bien défini, *un transport voluptueux de l'âme* peut devenir la cause de la mort. Sophocle, sur ses vieux jours, fait une tragédie; on le couronne sur la scène: il meurt de joie. Chilon le Spartiate meurt suffoqué par ce sentiment, en apprenant que ses fils sont vainqueurs aux jeux Olympiques. La même chose arriva à une dame romaine, en revoyant son fils qu'elle croyait tué à la bataille de Cannes.

On peut aussi mourir dans les éclats d'un rire qui devient alors convulsif: c'est ce qui arriva au peintre Zeuxis (1).

---

(1) Zeuxis, regardant un portrait de vieille qu'il venait d'achever, fut pris d'un tel accès de rire qu'il en mourut (*Anecdotes de médecine*).

Lorsque l'âme est plongée dans la tristesse, le teint pâlit, les yeux perdent leur lustre, on sent un serrement à l'épigastre, la tête se penche en avant, les bras cèdent à leur propre poids; tout le corps est dans la langueur, on soupire, les yeux se remplissent de larmes, les sanglots viennent ensuite. Plus l'affliction est grande, plus l'accablement est considérable; il est même un point où la violence de ce sentiment éteint le flambeau de la vie.

Que ne puis-je tracer ici le tableau des souffrances endurées par ces jeunes militaires nouvellement arrachés à leur pays, à leurs habitudes, et dont chaque jour je voyais les progrès. Ces malheureux, plongés dans la plus morne tristesse, ne recherchaient que la solitude, soit dans un lieu écarté, soit en se plaçant sur leur lit, *couchés sur le ventre et la tête sous la couverture* (1). Rien ne pouvait les tirer de cet état de torpeur : les bons avis, les menaces, les éloges et les punitions, étaient reçus par eux avec la même indifférence. Leur organisme, si robuste d'abord, allait chaque jour en s'affaiblissant; on les envoyait à l'hôpital, où plusieurs d'entre eux succombaient.

Quelquefois, au plus fort de leur maladie, recevaient-ils un congé de quelques mois, on voyait leur état changer tout à coup, et une joie bruyante succéder d'une manière soudaine au chagrin qui les consumait (2).

---

(1) C'est dans cette position que les soldats nostalgiques passent tout le temps que leur laisse le service.

J'ai encore remarqué que les blessures que pouvaient avoir les soldats placés sous l'influence de la *maladie du pays* ne guérissaient que lentement et difficilement.

On serait tenté de croire à quelque similitude entre la nostalgie et la fièvre typhoïde : dans l'une et l'autre, il faut payer un tribut : l'un physique, l'autre moral. En effet, la plupart des nostalgiques deviennent aguerris, au point de se moquer des nostalgiques qui leur succèdent.

(2) On connaît l'effet que produit sur le moral des Suisses l'air national connu sous le nom de *Ranz des vaches*.

Le chagrin, qui n'est qu'un autre degré de la tristesse, détermine dans l'organisme les ravages les plus grands, les plus nombreux.

J'ai vu entrer, le 15 février dernier, dans le service de M. Rostan, une femme âgée de quarante-neuf ans, affectée d'une entérite d'une violente intensité, et qui disait avoir le corps moulu et douloureux. La cause unique de cet ébranlement de l'organisme avait été une affection morale. Cette pauvre femme habitait Chambéry, où elle avait quelque bien, qu'elle vendit pour venir rejoindre son fils. Le lendemain de son arrivée à Paris, on lui vola 4,000 francs qui formaient tout son avoir : de là sa maladie, et son entrée à l'hôpital. A cette occasion, M. le professeur Rostan nous cita l'observation d'une femme qui, étant en bonne santé, reçut une lettre qui lui annonçait la mort de son fils. A peine eut-elle lu cette triste nouvelle, qu'elle éprouva un violent frisson. Une pneumonie s'ensuivit, et peu après la mort.

Si l'homme n'est qu'une machine toute physique, mise en jeu par ses propres ressorts corporels, ainsi qu'on a voulu le soutenir, il n'y a pas de moral. Mais alors comment expliquer l'effet de cette lettre sur cette mère qui apprend la mort de son fils : cela devient tout à fait incompréhensible; car cette nouvelle n'a rien de matériel, c'est une simple idée; et, d'un autre côté, si ce fils est mort dans des contrées lointaines, est-ce donc que la lettre qui en apporte la nouvelle renferme quelque poison meurtrier, spécifique pour cette mère et non pour tout autre? Son action devrait se faire sentir sur quiconque la recevrait. Il n'en est rien pourtant : toute autre personne la recevra avec indifférence, tandis que cette pauvre mère en mourra.

Dans la crainte, la frayeur, la terreur, comme dans la tristesse, même saisissement, même pâleur de visage, mais prostration des forces plus grande, palpitations de cœur, tremblement, sentiment d'oppression, sueurs froides, évacuations involontaires, ébranlement complet de tout l'organisme, pouvant donner lieu à toutes sortes de maladies.

J'ai vu à l'Hôtel-Dieu une femme affectée d'une vive douleur dans la région du foie, et dont tout le corps offrait les caractères d'un ictère : peau jaune, sclérotique de la même couleur, etc.

Cette femme nous assura que trois jours avant elle jouissait de la meilleure santé; que, passant sur la place du Parvis, elle avait vu tomber un homme du haut des tours Notre-Dame; qu'à l'instant même elle avait éprouvé une forte constriction, un étranglement vers les hypochondres; que ce ne fut qu'avec peine qu'elle put se rendre chez elle; que, deux heures après, elle était devenue toute jaune, et qu'enfin, se trouvant tout à fait malade, elle était entrée à l'hôpital.

En 1838, dans le service de M. Chomel, à l'Hôtel-Dieu, était un homme âgé de trente-cinq ans environ, affecté de fièvre typhoïde. La maladie paraissait avoir passé cette période qui inspire le plus de crainte, et le malade semblait avoir reconquis un peu de ses forces, si faibles quelques jours auparavant. M. Chomel nomma le diagnostic en langue latine, afin que le malade continuât à ignorer qu'il était sous l'empire de cette terrible maladie qui chaque jour rendait libres les lits voisins du sien. Mais le hasard voulut que cet homme, qui était employé dans une imprimerie en qualité de prote, sût un peu de latin; il traduisit le *morbus typhoïdes* du médecin. Son imagination se frappa; il disait à ceux qui l'approchaient : « Je suis perdu; j'ai bien compris : j'ai le typhus; c'est fini, je dois mourir. » Tout ce qu'on put lui dire fut inutile; il allait dépérissant à vue d'œil, et quatre jours après il était mort.

Ce fait fournit à M. Chomel le sujet d'une leçon, dans laquelle ce savant professeur nous fit sentir toute la circonspection qu'un médecin doit toujours observer auprès des malades.

N'a-t-on pas l'observation d'un homme qui, après avoir été mordu par un chien, s'embarqua pour des pays étrangers sans avoir jamais rien éprouvé des effets de cette morsure, et que, dix années plus tard, étant de retour, on lui rappela cette circonstance, le félicitant de ce qu'il n'avait rien ressenti, car le chien qui l'avait mordu était, disait-on, enragé, et avait été tué comme tel. Ne sait-on pas que le moral de cet homme fut tellement frappé qu'il fut à l'instant atteint des symptômes de la rage, et qu'aucun secours ne put le sauver.

Je pourrais citer ici un cas d'épilepsie bien remarquable, causé par

l'effet de la peur chez un militaire de mes amis. Qui n'a pas entendu parler de l'effet moral produit sur l'organisme d'un jeune soldat le jour de sa première bataille, et de ce dérangement de corps qui le force à quitter son rang à chaque instant (1)?

Ces jours derniers, à la Clinique d'accouchements, une femme était en travail, tout marchait de la manière la plus satisfaisante, lorsqu'une foule d'élèves fit irruption dans la salle : aussitôt tout s'arrêta subitement, et la malade nous dit n'avoir plus de forces. Ce changement fut si marqué qu'il n'échappa à aucun de nous. Dans ce sexe, les menstrues ne sont-elles pas souvent arrêtées ou atteintes dans leur régularité par une simple émotion morale? Et l'hystérie, cette maladie si commune dans les villes, ne tire t-elle pas son origine souvent d'un moral trop fortement excité?

Voilà des faits qui démontrent jusqu'à la dernière évidence que tout en nous n'est pas physique, qu'il y a un principe qui, dominant le corps, le force à se courber sous le joug de sa volonté, et cela est tellement vrai, que souvent la même chose produit un effet différent et contraire, selon la décision du maître de l'organisme. Ainsi, un soufflet appliqué sur la joue d'Épictète ou de Zénon ne produira aucune émotion dans ces stoïques cervelles; mais qu'il le soit sur la joue de tout homme étranger au portique, il déterminera une fureur soudaine et le désir de la vengeance. Chez les deux philosophes, il y aura donc une force supérieure qui dominera la *sensibilité* physique et la *contractilité* organique, sur lesquelles les matérialistes établissent leur manière de voir.

---

(1) On connaît cette toux nerveuse qui s'empare de tout candidat dans un concours, quand il est sous l'empire de la crainte, surtout si les mots ne lui viennent pas bien.

Celle aussi que fait éprouver aux étudiants en médecine la crainte de la phthisie laryngée, et cette tendance à se croire affectés d'une maladie organique du cœur, si cet organe leur paraît un peu agité. Mais, surtout, ce *delirium tremens* qui s'empare de tous leurs membres à chaque examen qu'ils subissent. C'est d'observation journalière. N'avons-nous pas tous passé par là?

Les souffrances endurées par les premiers chrétiens étaient assez cruelles, je pense, pour exciter au plus haut degré leur *sensibilité* physique; et cependant, voyez ces enfants jetés nus dans une chaudière d'huile bouillante : ils ont le visage calme, leurs regards, tournés vers le ciel, paraissent même radieux.

Voyez saint Laurent étendu sur le gril : loin de pousser des cris d'angoisses et de douleur, il engage ses bourreaux à le retourner, leur disant qu'il croit être assez cuit de ce côté.

Mutius Scævola, afin de punir sa main qui s'est trompée en frappant un autre que Porsenna, la plonge dans un brasier ardent, et ne retire son bras que lorsque sa main est entièrement consumée. Quelle est donc la force qui soutient ces courages, qui donne lieu à des choses si peu naturelles? Oh! ce n'est rien de corporel : c'est une idée, c'est-à-dire quelque chose d'insaisissable : l'amour de Dieu chez les premiers, l'amour de la patrie chez le Romain; *omnia pro Deo,* pour ceux-ci, *facere et pati fortia romanum est,* pour celui-là. Fanatisme, enthousiasme, dira-t-on; soit : mais ne faut-il pas qu'il y ait quelque chose au-dessus de la sensibilité physique pour s'imposer de tels sacrifices, braver de telles tortures?

Maintenant, comment une simple idée de gloire, qui n'est rien de corporel, mais une vue de l'esprit, inspire-t-elle parfois cette vigueur sublime au corps d'un homme? Bayard, à l'exemple d'Horatius Coclès, défendit seul, contre les Espagnols, un pont sur le Garigliano, et sauva l'armée française en retardant la marche de l'ennemi vainqueur.

Et ces soldats choisis pour enlever une redoute : la mort paraît inévitable; n'importe, ils s'élancent au-devant d'elle avec un courage inébranlable.

Le gladiateur intrépide, qui vient de recevoir le coup mortel, regarde couler son sang d'un air dédaigneux, lutte contre la douleur, et conserve encore, en mourant, le maintien guerrier et une pose gracieuse, craignant moins la mort que la honte de faire une grimace, de pousser un lâche soupir.

Voyez ce vénérable citoyen condamné à mort après avoir été le premier magistrat de Paris. On le conduit au supplice : une pluie pénétrante a inondé sa tête et sa poitrine ; et comme ses membres glacés par le froid s'agitaient par un tremblement involontaire : « Tu trembles, Bailly, lui dit un de ses bourreaux. — Oui, je tremble, dit le vieillard, mais c'est de froid. » Cette réponse attestait que si le corps était à la merci de la sensibilité physique, le moral conservait tout son empire et toute son énergie.

Dans une des plus terribles journées de la révolution, une troupe d'assassins a pénétré de vive force au sein de la Convention ; on égorge au pied de la tribune, les balles sillonnent la salle en tout sens, bientôt tout l'orage se dirige sur le président de l'assemblée : c'est Boissy-d'Anglas ; il a la tête couverte ; il est impassible aux injures les plus grossières ; des armes de toute espèce sont dirigées sur son corps, et l'entourent comme d'une haie de fer.

Cependant il reste dans l'attitude du calme et de la fierté. Une tête sanglante, portée au bout d'une pique, est placée devant lui : on lui promet le même sort. Boissy-d'Anglas a la force de résister à l'horreur d'un tel spectacle; bien plus, dominant toute crainte, il se découvre pour saluer, et rendre un dernier hommage à ce visage livide qu'il a reconnu.

Que pourrait-on comparer à cet héroïsme ?

Dans tous les actes de courage, guerriers ou autres, le sang bouillonne dans ses vaisseaux : on est sous l'influence d'une sorte d'ivresse qui transporte, et cache le danger, et encore ce danger est presque toujours de peu de durée.

Mais ici, c'est du courage à froid, de l'héroïsme au premier titre : la mort est là pendant plusieurs heures.

Quelle force d'âme ! quel empire ne faut-il pas avoir sur soi ! Ce grand trait de courage, qui appartient à jamais à l'histoire, suffirait à lui seul pour résoudre le problème que je me suis proposé, à savoir, que nous avons en nous un principe dont notre corps n'est que l'instrument, et que les mots de *sensibilité et contractilité organiques* ou *ani-*

males n'expliquent rien, qu'ils sont insuffisants, et que c'est à un agent bien supérieur qu'il faut attribuer ces phénomènes. C'est encore à lui qu'il faut demander compte de cette étonnante versatilité dans nos sentiments, ces contradictions dans nos affections, *ces abîmes du cœur humain*, qui déconcertent l'homme observateur.

La puissance incontestable de ce principe sur notre organisme peut devenir d'un grand secours pour le médecin dans le traitement des maladies, et c'est là la conclusion que je veux tirer des exemples que je viens de citer.

Appelé à rétablir la santé, l'homme de l'art n'a-t-il pas presque toujours à parler à l'âme de son malade, qui est toujours plus ou moins affecté par la crainte de succomber? n'a-t-il pas, en outre, les passions les plus violentes à modérer, ou à diriger d'une autre manière? Guérir les maladies du corps, c'est sans doute exercer la médecine; mais dissiper celles qui affligent l'âme, c'est s'élever au-dessus de l'humanité.

Dans toute maladie qui dépend d'affections morales, les secours moraux sont les seuls à employer; car, dans aucune pharmacie, on ne trouve des remèdes contre les maladies de l'âme.

L'ordonnance du médecin Bouvard, pour un négociant tombé dans une stupeur mortelle en apprenant la nouvelle d'une banqueroute qui le ruinait : *Bon pour trente mille francs, chez mon banquier ; signé*, BOUVARD, fut un fortifiant qui rétablit sur-le-champ la santé de cet honnête homme. On peut se demander ce qu'auraient produit tous les cordiaux et les remèdes pharmaceutiques.

Saisir l'esprit dans son agitation, chercher par quelle combinaison d'affections douces et consolantes on peut affaiblir les peines, les chagrins, les ennuis, calculer la force réactive des sentiments sur les sensations, étudier le langage qu'il faut parler à l'âme affectée, la rassurer dans ses troubles, diminuer ses souvenirs pénibles, effacer ses malheurs, distraire sa sensibilité, c'est faire de la médecine de l'esprit, de la médecine morale.

Si cette médecine est bien faite, elle peut sauver la vie à beaucoup de malades qui eussent péri sans elle, malgré les autres remèdes les mieux administrés.

Mais, pour la pratiquer avec avantage, il faut avoir reçu en partage quelques heureux dons de la nature, savoir saisir les convenances, et surtout avoir un cœur excellent.

Elle ne s'accommode point de la routine; car ce qui aujourd'hui réussit pour un malade, demain peut échouer pour un autre placé dans les mêmes circonstances : en un mot, elle varie comme l'âge, le sexe, les individus et les événements. Elle n'admet de bornes que celles que lui assigne le génie du médecin qui l'exerce.

La médecine morale est à la médecine physique ce que l'âme est au corps : sans elle on peut être un savant; on ne sera jamais un vrai médecin. Que celui-ci soit l'ami de son malade en même temps qu'il est son guide et son appui; qu'il fasse briller sans cesse la douce lueur de l'espérance aux yeux appesantis et à demi éteints de celui qui l'invoque; qu'il console son âme abattue par la crainte autant et souvent plus que par le mal même, et que son maintien assuré, mais modeste, son regard serein et le calme de ses discours, soient pour le malheureux qui observe avec une mortelle sollicitude jusqu'à son moindre geste, un baume salutaire, et le gage presque assuré de sa prochaine délivrance.

Oh ! qui pourrait calculer les conséquences pénibles et les funestes effets que peuvent produire sur une âme froissée par le double sentiment du mal présent, et du danger plus grand qui peut suivre, un propos dur, un mot alarmant, et quelquefois même un coup d'œil trop significatif du médecin (1).

C'est surtout auprès des femmes qu'il faut redoubler de zèle et

---

(1) J'ai eu occasion d'observer plus d'une fois, en ville, quelques-uns de nos célèbres praticiens commettre de ces énormes fautes, et les fâcheuses conséquences qu'elles entraînaient après elles.

d'attention, ce sexe charmant, dont les grâces, la beauté et une sensibilité exquise sont l'apanage : douées d'organes plus faibles et d'une sensibilité plus délicate, elles possèdent une grande susceptibilité physique et morale, qui fait qu'elles ne sont étrangères à aucune impression.

Enfin, dans ces affections malheureusement trop fréquentes, où la mort est devenue inévitable, les secours de la morale et de la sagesse ne doivent pas abandonner le médecin, qui doit, comme le dit Bacon, rechercher les moyens de rendre les derniers moments des moribonds heureux, ou du moins paisibles, regardant l'*art de rendre la mort douce* comme faisant le complément de celui d'en retarder l'époque.

« Non solum morbos curare, sed et mitigare dolores medicorum « est, et si mors inevitabilis, tamen medici est ad terribile hoc iter « jucundum, quantum fieri possit, sternere viam » (Pichler, *Oratio de qualitatibus medici*).

QUESTIONS

SUR

DIVERSES BRANCHES DES SCIENCES MÉDICALES.

I.

Du diagnostic, des terminaisons, et du pronostic de l'hépatite.

Le diagnostic d'une maladie est sans contredit, pour le médecin, le point le plus important de son histoire. Il doit être établi sur des signes qui, s'étant montrés toujours les mêmes pendant la vie, correspondent à un état morbide rencontré toujours le même après la mort, quelle que soit la période de la maladie à laquelle les phénomènes ont été observés.

En est-il de même pour le foie? Et alors, quels sont les signes sur lesquels on doit fonder les bases du diagnostic de l'inflammation de cet organe?

L'état de la science est très-peu avancé sur les caractères anatomiques et pathologiques assignés à l'inflammation du foie : la cause en est, pour ce qui regarde les premiers, de ce qu'on ignore quels sont les véritables caractères que présente cet organe à l'état normal, exempt de lésion inflammatoire.

D'un autre côté, cette inflammation peut simuler, dans certains cas, différentes affections des viscères contenus dans l'abdomen et dans la poitrine, et enfin, parce que la douleur de l'hypochondre droit, l'augmentation du volume du foie, l'état fébrile et la teinte

ictérique, signes sur lesquels s'appuie surtout le diagnostic, peuvent manquer plus ou moins complétement, ainsi que M. Andral en cite un exemple dans sa *Clinique médicale*.

Cependant, au milieu de ces obscurités, les auteurs ont cru devoir non-seulement établir le diagnostic de l'hépatite, mais ils ont encore cherché à déterminer quelles étaient les parties de l'organe envahies par l'inflammation. Ainsi, selon eux, tous les points du foie sont susceptibles de devenir le siége de l'hépatite : tantôt cette maladie occupe le viscère entier, tantôt une partie, ce qui leur a paru plus fréquent. Le diagnostic varie donc suivant les différents siéges de l'inflammation. Si celle-ci occupe la face convexe du foie, voici quels seront les symptômes : dans l'hypochondre droit, douleur aiguë, lancinante, pongitive, augmentant dans l'inspiration, dans la toux et par la pression, s'étendant à la poitrine, au cou et jusqu'à l'épaule; toux sèche, respiration difficile, décubitus sur le côté droit impossible; si l'inflammation siége dans la face concave du foie, ou dans sa substance interne, la douleur est profonde, et ne se réveille pas par la pression, mais s'accroît par les efforts du vomissement; les yeux et le visage sont de couleur jaune; quelquefois il y a ictère complet; le goût est amer, les urines sont rares, jaunes, déposent un sédiment briqueté, et quelquefois vert foncé; le décubitus, impossible sur le côté gauche, soulage sur le côté droit.

Les signes généraux de la fièvre inflammatoire, tels que l'enduit jaunâtre, verdâtre ou noir de la langue; la soif, l'anorexie, des nausées, des vomissements, une constipation opiniâtre; ou bien des selles blanches ou des déjections bilieuses, la fréquence, la plénitude et la dureté du pouls, une chaleur brûlante, mordicante et aride de la peau, accompagnent les symptômes locaux.

Mais aucun de ces symptômes n'est constant, même ceux qui ont été considérés comme pathognomoniques de l'hépatite : ainsi l'ictère n'appartient pas exclusivement à l'inflammation du foie; la douleur peut manquer; cependant si, à ces deux symptômes réunis, se joignait une fièvre intense et continue (circonstance qui se lie presque

nécessairement à un état inflammatoire), on aurait lieu de croire à l'inflammation de l'organe sécréteur de la bile.

Terminaisons. — La phlegmasie du foie, comme les autres inflammations, peut se terminer par résolution, par suppuration, par gangrène, par l'état chronique, et enfin par la mort.

Pronostic. — Les difficultés que nous avons rencontrées à établir le diagnostic de l'hépatite se représentent aussi nombreuses et aussi grandes quand il s'agit d'en porter le pronostic. Toutefois, pour déterminer celui-ci, il faudra tenir compte des causes de la maladie, de la période à laquelle on peut croire qu'elle est arrivée; enfin, des différentes conditions dans lesquelles se trouve le sujet qui en est atteint.

II.

Quels sont les symptômes et le traitement des polypes vésiculeux des fosses nasales? Est-il possible de guérir radicalement ces polypes?

De toutes les maladies qui se manifestent dans les fosses nasales, les polypes sont les plus fréquentes; en effet : on rencontre souvent dans ces parties des corps mous, jaunes, grisâtres, transparents, qu'on nomme *polypes muqueux*, parce qu'ils contiennent un fluide muqueux et séreux abondant; qu'on nomme encore *polypes vésiculeux*, parce que, par leur forme en grappe, ils semblent formés de vésicules.

Non-seulement une seule narine peut contenir un ou plusieurs polypes, mais même il peut en exister un certain nombre dans les deux, ainsi que Manne et Boyer en citent des exemples. Du reste, de tous les polypes, ce sont les vésiculeux qui sont le plus souvent multiples.

Ces polypes vésiculeux, caractérisés par leur flaccidité, leur peu de progrès et leur excessive friabilité, peuvent être assez considérables pour remplir toute la cavité qu'ils occupent, et s'étendre dans ses anfractuosités, même dans le pharynx, et hors du nez. Ils affectent une forme globuleuse, du moins dans le principe; car, à mesure qu'ils acquièrent du développement, ils se moulent sur les parties qui les compriment, et finissent par prendre la forme aplatie. Leur pédicule, plus ou moins large, peut être attaché à presque tous les points des fosses nasales, mais surtout en haut, et particulièrement à la paroi externe, dans les endroits où la membrane pituitaire se contourne sur les cornets, et forme des replis faciles à s'engorger.

Quoi qu'il en soit, ces polypes, très-mous au toucher, se déchirent et s'écrasent avec facilité à la moindre pression.

Un autre caractère, tout à fait particulier à ces sortes de tumeurs, c'est leur gonflement dans les temps humides, et leur affaissement dans les temps secs. L'effet que produit l'atmosphère sur le volume de ces excroissances est souvent étonnant. Bell rapporte avoir vu des personnes que l'on n'aurait jamais soupçonnées d'être attaquées de cette maladie pendant les temps secs, dont les tumeurs sortaient et acquéraient une longueur extraordinaire dans les temps humides (*Cours complet de chirur.*, t. 4, p. 52).

Cette propriété hygrométrique suffirait à elle seule pour empêcher de confondre ces polypes avec ceux des autres espèces, si déjà la vue et le toucher n'avaient pas établi le diagnostic.

Symptômes. — Ils sont peu sensibles dans les commencements de la maladie. Les personnes qui sont affectées de polypes vésiculeux n'ont d'autre incommodité que le sentiment d'un corps étranger dans les fosses nasales, dont elles cherchent à se débarrasser en se mouchant souvent et en éternuant avec force; elles croient à un enchifrènement qu'elles espèrent voir cesser bientôt, et ne songent nullement à réclamer les secours de l'art. Cependant ces tumeurs augmentent de volume, et peuvent acquérir une augmentation telle que le ton de la

voix, de la prononciation, sera altéré, le libre passage de l'air, destiné aux fonctions du poumon, gêné.

Elles peuvent encore intercepter le cours des larmes, en comprimant le canal nasal, ce qui donne lieu à un épiphora.

Elles déterminent sur toute la surface de la muqueuse une irritation dont le résultat est une sécrétion plus abondante du mucus nasal; enfin l'odorat se trouve fréquemment perverti, et l'ouïe perd de sa finesse, si le développement a lieu vers le pharynx, où il obstrue les trompes d'Eustache. En outre, les malades exhalent souvent une mauvaise odeur par les fosses nasales.

Taitement. — De toutes les espèces de polypes, les *vésiculeux* sont ceux qu'on peut attaquer avec le plus de hardiesse, et même avec le plus d'avantage. Pour parvenir à leur guérison, on a imaginé pluseiurs moyens, qui sont : l'exsiccation, la cautérisation, la section de la tumeur, le frottement ou le séton, l'arrachement, et enfin la ligature. Mais l'expérience a démontré que l'arrachement est la méthode la plus commode et la plus expéditive; aussi est-elle beaucoup plus fréquemment mise en pratique.

Si l'exsiccation a eu quelques succès, c'est sans doute sur des polypes d'un très-petit volume. Mais une chose qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est la tendance presque constante des polypes vésiculeux à repulluler. Des faits nombreux qui attestent cet inconvénient sont consignés dans les auteurs. Je me bornerai à citer celui bien remarquable rapporté par M. le professeur Gerdy (thèse du concours de 1834). C'est l'observation d'un jeune homme qui fut opéré successivement, et à divers intervalles, d'abord par un chirurgien de son endroit, ensuite par Flobert, puis, à Paris, par Dupuytren, enfin par M. Roux; et un an après de nouveaux polypes embarrassaient les fosses nasales.

J'ai eu occasion de voir, dans les différents services de chirurgie, des malades venir se faire arracher des polypes pour lesquels ils avaient déjà subi des opérations semblables.

Ainsi, d'après ce que j'ai pu observer dans les hôpitaux, et surtout

d'après l'opinion des auteurs et les leçons cliniques, je conclus que la guérison radicale des polypes vésiculeux est chose souvent très-difficile à obtenir; que cependant la méthode par arrachement, qui doit être préférée à cause de ses avantages, peut procurer de très-bons résultats, surtout si on la fait suivre de l'emploi du séton, qui, par son frottement, emportera les petits lambeaux du pédicule. Enfin j'ajouterai que la cure radicale sera d'autant plus facile à obtenir, que le polype aura son implantation plus près de l'orifice antérieur des fosses nasales, ce qui permettra de modifier plus ou moins la vitalité de la membrane muqueuse.

III.

Des anastomoses de l'artère hypogastrique avec l'artère crurale.

Les communications qui existent entre ces deux vaisseaux sont assez nombreuses. Situées en dehors du bassin, elles occupent plus particulièrement la région fessière, le pourtour de l'articulation coxo-fémorale. Les anastomoses qui lient l'artère hypogastrique et la fémorale n'émanent point directement de ces troncs artériels : c'est de leurs dernières divisions que naissent les ramifications destinées à cet usage. Voici, en effet, de quelle manière ces communications ont lieu.

Des artères fournies par l'hypogastrique, les *pariétales* seules donnent les rameaux anastomotiques; ces branches pariétales sont : l'*obturatrice*, la *fessière*, l'*ischiatique* et la *honteuse interne*. C'est parmi les divisions ou même les subdivisions de ces branches qu'on rencontre surtout les anastomoses qu'il s'agit de faire connaître.

La *fémorale* proprement dite ne donne aucune branche anastomo-

tique; c'est la *fémorale profonde* qui les fournit ici, comme pour l'hypogastrique. Il faut les chercher dans les divisions secondaires de ce dernier vaisseau.

Si, maintenant, nous recherchons comment se comportent ces branches terminales pour former une circulation commune aux artères hypogastrique et fémorale, nous trouvons les dispositions suivantes :

Au niveau du pectiné, l'artère *obturatrice*, par sa *branche terminale interne*, s'anastomose avec des rameaux collatéraux fournis par la *circonflexe interne* ou *postérieure*. Là, les communications vasculaires sont largement établies. Il en existe également de nombreuses sur les muscles obturateur, jumeaux et pyramidal : celles-ci sont formées, pour la circonflexe, par des branches terminales. L'artère *fessière*, dans cet endroit, s'abouche également avec ces derniers rameaux. Derrière le col du fémur, on trouve une anse anastomotique très-considérable, formée par l'artère *ischiatique* et une branche terminale de la circonflexe : cette anse vasculaire est un des principaux moyens d'anastomose entre l'artère hypogastrique et la fémorale. Dans l'épaisseur du muscle grand fessier, l'ischiatique s'anastomose encore avec la branche ascendante de la *première perforante ;* cette dernière, ainsi que l'artère circonflexe interne, proviennent de la fémorale profonde, dont elles forment les plus remarquables divisions. Entre la tubérosité ischiatique et le grand trochanter, l'artère *honteuse interne* fournit une branche collatérale qui s'anastomose largement avec des rameaux terminaux de la circonflexe interne; l'artère ischiatique participe aussi à cette communication vasculaire.

Telles sont les anastomoses directes les plus importantes qu'on rencontre généralement entre l'artère hypogastrique et l'artère crurale. Outre ces communications, largement établies, on en trouve de nombreuses, indirectes, situées dans l'épaisseur des muscles et sur le périoste des parties que j'ai indiquées.

De cet aperçu rapide, il résulte que c'est l'artère circonflexe interne ou postérieurre, première branche fournie par la fémorale profonde,

qui établit la principale voie anastomotique entre l'artère hypogastrique et la fémorale.

La connaissance de ces communications vasculaires fournit à la médecine opératoire des indications du plus haut intérêt, particulièrement dans son application au traitement des anévrysmes de cette portion du système circulatoire.

IV.

Des caractères et de la nature de la matière contenue dans les eaux minérales sulfureuses, que l'on a désignée sous le nom de glairine, barégine, etc.

Toutes les eaux sulfureuses naturelles contiennent en dissolution ou en suspension une substance azotée, qui dégage, par la calcination du résidu, des vapeurs empyreumatiques qui ramènent au bleu le papier de tournesol rougi par un acide, et qui répandent une odeur ammoniacale.

Cette substance, qui se trouve mêlée à tous les résidus, à tous les précipités, a reçu les divers noms : de *zoogène*, que lui a donné Gimbernat; de *matière grasse*, que lui ont donné Bordeu père et fils; de *substance bitumineuse*, nom donné par plusieurs auteurs; de *barégine*, par M. Longchamp, parce qu'il prétendait n'en avoir trouvé qu'à Barèges; et de *glairine*, imposé par Anglada, à cause de la ressemblance qu'il lui trouvait avec les glaires d'œufs.

Secondat avait étudié, dès l'an 1750, la substance organisée qui se trouve dans le bassin de la place publique de Dax, dans les Landes, où la chaleur s'élève à 50° Réaum., ou 62 centigr., et l'avait nommée *fucus thermalis*.

Sulh avait déjà, dès 1748, observé à Bath, en Angleterre, une substance analogue.

Caractères. — C'est une substance amorphe, n'offrant aucune trace appréciable d'organisation. Elle tapisse, d'après Longchamp, le fond et les parois des réservoirs dans les points que l'eau quitte et baigne alternativement. Il semble que chaque fois que l'eau passe sur ce mur, elle laisse des couches extrêmement minces de cette substance, qui s'augmentent continuellement par de nouveaux dépôts, et qui, pouvant acquérir jusqu'à plusieurs pouces d'épaisseur, ne sont cependant jamais feuilletées.

Si on étudie cette substance à l'aide du microscope, elle apparaît comme de la gelée formée avec le suc d'un fruit, comme celle de groseilles, par exemple: elle est ordinairement limpide, incolore, offrant assez de ressemblance avec le corps vitré de l'œil.

Si elle est exposée au contact de la lumière dans des flacons qui contiennent de l'eau de la source et un peu d'air, on voit bientôt s'y former de petits granules à peine perceptibles, qui donnent lieu plus tard à des filaments blancs d'une extrême ténuité.

C'est sans doute ce dernier phénomène qui a fait dire à Thore, que dans sa vieillesse cette substance ressemblait à la tunique d'estomac d'un ruminant.

Tout ce qu'on a dit sur son origine est hypothétique. Quelques auteurs ont prétendu qu'elle était le résultat de la décomposition de substances organisées, azotées, qui pourraient vivre dans la terre, dans les points où passent les eaux avant d'arriver à la surface du sol. Mais M. Fontan, qui s'est livré à des études spéciales sur le sujet qui nous occupe, a rejeté cette opinion. Si cette substance, a dit ce praticien, était le résultat de la décomposition de quelques plantes, on en trouverait sans doute quelques-unes dans les tuyaux ou conduits verticaux qui amènent ces eaux à la surface, et l'on devrait en trouver dans toutes les eaux, ce qui n'a pas lieu, car une température supérieure à 60° centigr. s'oppose au développement de ces plantes; tandis

qu'on trouve la *barégine* dans toutes les eaux sulfureuses, quelle que soit leur température (Thèse sur les eaux min.; Paris, 1838).

Tous les efforts pour reconnaître la quantité que chaque source contient de cette substance par litre d'eau ont été inutiles. Il en est de même pour son poids : on n'a pu encore le déterminer d'une manière exacte. à cause de la difficulté de l'isoler et de l'obtenir pure. Anglada ni Lemonnier n'ont pu y parvenir, malgré leurs procédés ingénieux.

On le voit, on est loin d'être fixé sur l'histoire de cette substance : il faut donc se contenter d'étudier ses propriétés, et abandonner, jusqu'à ce que la science ait de nouveaux faits, la recherche de son origine et de sa nature intime.

APHORISMES.

I.

Tous les hommes doivent être, pour le vrai médecin, un mobile tableau perpétuellement offert à son observation; sans cesse il doit s'appliquer à l'étude non-seulement de l'homme physique, mais aussi de l'homme moral (Corvisart, *Essai sur les maladies du cœur*, Disc. prélim.).

II.

Toute cause capable de modifier d'une manière quelconque l'état moral de l'homme modifie aussi son état physique, et le résultat en doit être ou favorable ou contraire à la santé.

III.

Rien n'est plus à désirer, pour la santé du corps, que la conservation libre des facultés de l'entendement (Juvénal).

IV.

Le bonheur et la santé ont une même source : l'intégrité de la conscience (Horace).

V.

La vie la plus misérable est celle d'un malade qui n'a d'autre pensée que sa maladie (Zimmermann).

VI.

S'il est vrai que l'expérience soit le grand maître dans les sciences pratiques, c'est surtout en médecine que son concours est indispensable.

VII.

Si vous êtes appelé auprès de quelqu'un qui aura été pris de vomissements violents et autres évacuations spontanées, quelle que soit la position sociale des personnes qui entourent le malade, songez de suite à la possibilité d'un empoisonnement; ne communiquez point votre pensée, mais agissez en conséquence (Orfila, *Cours de chimie médicale*).

